est un des aspects centraux de la problématique, avec l'introduction d'une vision historique tenant compte de l'évolution de la civilisation et donc de la perception différente de l'*obscenitas* ou du *decorum* qui pouvait avoir cours dans le monde antique et la France des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Tous ces points sont abordés avec précision dans ce petit ouvrage, pourvu d'une bibliographie, d'un index des œuvres et d'un index général ; on espère que le fait qu'il soit rédigé en allemand ne le privera pas de l'audience qu'il mérite auprès du public francophone qu'il devrait toucher en priorité.

Dominique BRIQUEL.

Mélanges et recueils divers

Jean-Philippe GUEZ, Liza MÉRY et Jocelyne PEIGNEY (dir.), *Dépenser/dévorer dans le monde gréco-romain* (Scripta antiqua, 143) : Bordeaux, Ausonius Éditions, 2020, 287 pages.

Avec une édition qui se remarque par son très beau papier glacé et une introduction qui constitue un menu stimulant vivement l'appétit du lecteur, l'ouvrage se donne pour objectif de conclure une réflexion entamée en 2014 sur la dépense-destruction antique en envisageant son étude sous l'angle de la métaphore de la dépense et de la dévoration, dans les perspectives alimentaire, financière, économique, politique, sociale, historique ou littéraire, philosophique, éthique, sémantique, lexicale. Les quinze contributions, de qualité égale, donnent à goûter au rapport ancien (et universel) à la dépense alimentaire et financière à l'aide de l'analyse de l'imbrication des deux champs sémantiques du titre de l'ouvrage, à la fois dans les métaphores langagières et littéraires. Entre condamnation et célébration, toutes les facettes de la dépense sont étudiées : de la prodigalité à l'avarice les plus extrêmes, des appétits les plus débridés aux restrictions ou parcimonies les plus épicuriennes ; la dépense, souvent considérée comme une perte ou une destruction, peut être toutefois valorisée comme le moyen d'un gain individuel ou collectif. L'étude de la dépense-dévoration depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive est organisée autour de trois grands ensembles. Le premier rassemble des études portant sur les réflexions économiques, plutôt positives, de la dépense telles qu'on peut les déduire de la lecture de Philodème de Gardara (contribution de É. HELMER, qui souligne l'originalité de l'auteur par sa conception positive de la dépense du double point de vue économique et éthique), de Caton l'Ancien (contribution de F. DELARUE, qui commente l'évolution du regard porté par l'auteur sur l'investissement productif), Plutarque et Aelius Aristide (contribution de J.-Ph. GUEZ, qui applique le thème au langage, prompt tantôt au bavardage, tantôt au laconisme, voire au silence). Le deuxième ensemble, plus historique et moralisateur, s'intéresse à la gloutonnerie dans ses manifestations en premier lieu historiques, en énumérant les griefs d'ordre éthique, politique, sexuel, poétique sur le « tyran-glouton », dont l'appétit boulique est à l'image des autres abus, selon un stéréotype décrit et illustré par G.-S. BOUYSSON à partir du régime alimentaire on ne peut plus fastueux de l'empereur Vitellius, servant la construction historiographique d'un portrait accusateur de la politique, comme le démontre P. DUCHÊNE en l'opposant au portrait de Claudien, dont la frugalité sert une métaphore de la légitimité du pouvoir, selon l'analyse de Fl. GARAMBOIS-VASQUEZ ; on

est ainsi invité à se mettre à table avec de grands personnages antiques, desquels la voracité ou la retenue donne à comprendre le rôle politique qu'ils ont joué, aussi bien qu'à la table plus privée d'auteurs déclarant leur opposition à l'alimentation carnée qui repaît l'homme cruel, grâce à l'étude de A. Kovacs qui relève les arguments plutarquiens, d'une grande modernité, en faveur, à défaut du végétarisme parce que l'homme serait depuis trop longtemps carnivore, d'une consommation raisonnée de viande. Au-delà des enjeux politiques ou sanitaires, la dévoration alimentaire se prête encore, dans ce deuxième ensemble, à une lecture métapoétique et philosophique (selon les deux lectures pratiquées par Chr. Cusset du jeûne et de la faim dévorante chez Callimaque et par M. Briand dans le genre du banquet chez Lucien). Le troisième ensemble de contributions s'attache au domaine métaphorique de la dévoration alimentaire, filé au moyen de métaphores appliquées à l'argent, comme l'étudient W. Short en particulier avec le prêt à intérêts, T. Taous qui met en relation de manière efficace la matrice métaphorique avec l'élaboration d'archétypes littéraires, du glouton, de l'avare parcimonieux ou cupide, du tyran du prodige, du parasite, et P. Paré-Rey avec l'analyse des fondements philosophiques et moraux de l'image de la banqueroute au regard de celle positive du bienfait chez Sénèque. M. Humeau prolonge la métaphore de la dévoration en lien avec le temps dépensé ou bien consommé selon la pensée sénéquienne, de même que M. Crampon en lien avec le bien, le sien ou celui d'autrui, qu'il corresponde à un objet ou à un être animé, dans deux comédies de Plaute, en montrant de manière très convaincante le dynamisme de la métaphore à la fois par l'expression, le choix des mots et des sons, la structure métrique et les figures de style. La dépense liée à des excès alimentaires et financiers est illustrée et analysée à l'aide de la *cena Trimalchionis* pétronienne par L. Méry, pour qui l'auteur ne condamnerait pas la décadence de son époque mais manierait l'ironie détachée à la manière d'Horace et la polyphonie.

Relevons l'attention toute particulière, accordée dans toute contribution, aux désignations de la dépense ou des comportements inverses, ou aux oppositions culturelles ou philosophiques entre plusieurs auteurs : par exemple, Philodème de Gadara *vs.* Platon, Plutarque *vs.* Aelius Aristide comme dans l'étude de J.-Ph. Guez, ce qui permet de confronter des débats anciens dans lesquels on perçoit les normes sociales, économiques et esthétiques qui sont encore celles que l'on confronte de nos jours. Le fait que l'ouvrage s'intéresse à une préoccupation plus que jamais d'actualité, de la régulation de la dépense, rappelle les recommandations économiques et sanitaires d'Anciens précurseurs, si on peut dire, et insiste sur le rapport problématique déjà questionné dans l'Antiquité entre comportement et discours sur le faste culinaire ou le gaspillage, entre régime dispendieux ou parcimonieux, de manière collective ou privée, ne rend que plus intéressante la lecture de chaque contribution. Si l'on osait prolonger l'ouverture très moderne de l'ouvrage qui fait allusion au billet de 500 francs brûlé par S. Gainsbourg sur le plateau d'une émission télévisuelle, on serait presque tenté de considérer Caton l'Ancien, dit le Censeur, qui a condamné l'usure tout en défendant paradoxalement l'investissement productif, en quelque sorte comme le précurseur d'un Elon Musk du XXI^e^ siècle, qui dépense peu alors que ses investissements sont les plus lucratifs. De nombreuses comparaisons entre des figures anciennes et modernes pourraient être réalisées grâce à cet ouvrage. La leçon à laquelle nous invite finalement la lecture de celui-ci, riche en convives rivalisant les uns les autres par leur gloutonnerie ou leur anorexie, correspondrait assez bien au célèbre aphorisme du gastronome Anthelme Brillat-Savarin : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ».

Marie-Ange Julia.